

L I V R E S

S O C I É T É

La personne ou le marché?

LOUIS CORNELLIER

L'ÉDUCATION, VICTIME
DE CINQ PIÈGESÀ PROPOS
DE LA SOCIÉTÉ
DE LA CONNAISSANCE
Riccardo Petrella
Éditions Fides
Montréal, 2000, 60 pages

Les Québécois soucieux de justice sociale et allergiques au discours aliénant du tout-au-marché connaissent probablement déjà Riccardo Petrella. Politologue, économiste, professeur et collaborateur fréquent au *Monde diplomatique*, cet homme jovial et sans aigreur est l'un des critiques les plus pertinents des ravages du néolibéralisme.

Dans cette conférence intitulée *L'Éducation, victime de cinq pièges*, il nous met en garde contre les dérives qui affectent déjà le monde scolaire occidental et il propose un projet éducatif respectueux de la personne humaine. Fidèle à sa manière pédagogique, Petrella s'exprime clairement, sans jamais se départir du sens de la mesure qui a fait sa réputation de penseur crédible.

La philosophie éducative qu'il pourfend, c'est celle qui considère l'élève, et ensuite l'étudiant, comme une «ressource humaine» à former pour les besoins de l'entreprise plutôt que comme une personne à éduquer pour vivre en société. Inquiet devant la marchandisation des savoirs qui s'impose un peu partout (on vend des savoirs à des individus-consommateurs qu'on tente de diriger vers les filières dites d'avenir), Petrella constate avec désolation que le darwinisme social, entretenu par le patronat dans le monde du travail, a envahi le monde de l'éducation: «*Tout le monde [...] a accepté cette culture de rivalité. L'éducation se présente désormais comme le lieu où l'on apprend à s'inscrire dans la logique de la compétitivité pour gagner.*» On sélectionne donc les «meilleurs» plutôt que de se consacrer au développement optimal de tous.

Piège connexe, cette sélection

s'appuie sur un fatalisme technologique auquel il s'agirait de s'adapter sans considération pour la demande sociale: «*Aujourd'hui, écrit Petrella, c'est l'outil qui détermine ce qu'est le besoin.*» Enfin, piège ultime, on justifie, au nom de l'entrée de l'humanité dans la société de la connaissance, une discrimination qui serait équitable dans la mesure où, l'accès aux savoirs étant répandu, les inégalités sociales et économiques qui perdurent «*seraient légitimes et acceptables, car elles résulteraient du mérite et de l'effort individuels, vérifiés et mesurés par la réussite "scolaire".*»

Pour contrer cette philosophie éducative réductrice et génératrice d'exclusion sociale, Petrella suggère une vision personnaliste de l'éducation qui donne «*comme objectif prioritaire au système scolaire d'apprendre à savoir dire bonjour à l'autre.*» Sous son apparente naïve-

té, la proposition recèle un projet humaniste révolutionnaire si on la compare à la culture de guerre qui prévaut si souvent en cette matière.

Civique et démocratique (et non pas irréaliste et basement niveleur comme d'aucuns le prétendent), un tel projet éducatif, centré sur la reconnaissance de l'existence de l'autre, se situe, lui, à hauteur d'homme parce qu'il porte en son sein l'exigence de solidarité nécessaire au salut du genre humain: «*Dire bonjour à l'autre, écrit Petrella, c'est être capable de reconnaître de la valeur à toute contribution — aussi peu qualifiée soit-elle par rapport aux critères de productivité et de rentabilité —, dans la mesure où la contribution de chaque être humain est nécessaire au "vivre ensemble".*»

Laissons les palmarès aux comptables de l'éducation. La valeur humaine, ça se mesure autrement.